

LES PERSÉIDES

*Collection créée par A.L.
et dirigée par W. E.*

L'Envers de
l'Endroit

William Emmanuel

L'Envers de l'Endroit

L'ABSURDITÉ HUMAINE I

roman

LACOURSIÈRE ÉDITIONS

LACOURSIÈRE ÉDITIONS
A-138 rue Saint-Vincent
Sainte-Agathe-des-Monts
Québec, Canada, J8C 2B2
www.lacoursiereeditions.fr
www.lacoursiereeditions.com
lacoursiereeditions@hotmail.com
(+1) 514 601-2579

Dépôt légal effectué à la BANQ
(Bibliothèque et Archives nationales du
Québec) en 2021.

ISBN version papier/brochée :
978-2-925098-76-8

ISBN version électronique :
978-2-925098-78-2

© Lacoursière Éditions & William
Emmanuel, 2021. Tous droits réservés.

Imprimé par Lightning Source France

« L'heure a sonné où chacun
se montre tel qu'il est. »

Dostoïevski
Crime et châtiment

PREMIÈRE PARTIE
L'ENDROIT

*L'Endroit, c'était sans doute une maison
biscornue aux briques brunâtres devant la
toile d'un ciel bleu. C'était un restaurant,
un club, et cætera. C'était un lieu qui se
démarquait des autres.*

Les fragments entièrement en italique qui suivront sont l'esquisse littéraire d'un auteur qui a mal fini. Ils n'ont jamais été publiés. Je préfère vous en avertir avant que vous n'en entamiez la lecture. J'ai pris connaissance de ces feuillets lorsqu'il me les a remis en prison. Il a tenu à ce que je les publie tels quels et je vais respecter son souhait.

Cette histoire a été achevée il y a plus d'une décennie. Après avoir pesé le pour et le contre, à la suite de la mort de l'auteur, j'ai décidé de publier cette fiction.

Je crois que ces écrits déprimants sont le reflet de sa personnalité dérangée. Décousus, il leur manque la stabilité, le fil conducteur. Une partie du roman, que vous ne lirez pas, part dans toutes les directions. Il valse dans l'absurde. Il n'y a que les pages

de littérature qui seront lues, car elles semblent les plus cohérentes.

J'ai su qu'après notre rencontre, il s'était pendu dans sa cellule.

Je pense maintenant qu'il croyait vraiment au potentiel du *Théâtre des insensés*.

Le Théâtre des insensés

Il s'agit ici de l'histoire d'une bande de fous. Vous le constaterez assez vite. L'Endroit, c'est le lieu où tout s'abîme, puis meurt. On n'en ressort jamais sain d'esprit. Autant vous le dire, c'est un édifice chargé d'histoires qui n'ont pas vraiment de lien entre elles.

C'était d'un baume à l'âme pour tous. La ville et la rue fourmillaient enfin d'activités. L'humanité ne cessait d'y foisonner. On voyait les portefeuilles claquer et les billets verts rejoignaient les caisses allègres. Des œuvres d'art, des livres rares, des collections. Un tableau trouvait son acquéreur tandis qu'un auteur dédicait ses bouquins, ce qui rendait gais les clients et les passants.

L'homme d'une soixantaine d'années perdu dans le néant était tout à fait joufflu et trapu. Il avait la tête rasée de près et le front

humide, ce qui ne lui allait guère. Il était vêtu d'une chemise blanche, d'un pantalon beige, de chaussures noires. Tout à coup, une unique porte devant lui. Il fit nonchalamment sonner le carillon d'entrée. Il pénétra dans le hall là où une serveuse prétentieuse inscrivait religieusement les noms sur une feuille bien mise déposée elle-même sur un lutrin de bois ciré comme la sculpture menuisière d'un élégant castel.

C'était d'une splendeur et c'était en vérité l'envers, car l'intérieur était l'envers et peut-être était-ce l'envers du décor qu'il fallait percevoir. Le resto était évidemment chic, branché. On y discernait des intellectuels, des amateurs de café et des aristocrates un peu ventrus. Une dame chantait alors Barbara comme une muse. Une autre riait de bon cœur tandis que le piano s'accordait avec le monde et ses sociétés, l'ambiance ! C'était bien plus qu'une table d'hôte, c'était une symbiose. Les lumières étaient vives sans être tout à fait dérangeantes. Un chat entraît et sortait. On ne disait mot affreux : on cogitait plutôt sur les propos mielleux.

Les flûtes de champagne cliquetaient tandis que le vin rouge s'enfilait et calfeutrait

les raisons. Tel un remède à la tristesse, on se plaisait à l'ivresse, étrangers au remède le plus élémentaire.

Ce fut la réceptionniste, une femme brune au teint pâle et aux yeux gris larmoyants, portant la jupe et la chemise blanche en dessous d'un chandail foncé, qui interrompit la rêverie de l'homme : « Excusez-moi, mais comptez-vous rester pour vous attabler ? Car nous nous sommes, somme toute, assez dépêchées avec ces choux de Bruxelles et ces plateaux garnis de sucreries aux fruits de marronnier !

— Bien sûr ! Je vous serais reconnaissant si c'était le patron qui me servait... Ou la patronne, si tant soit elle présente.

— Ici ? À L'Endroit ? Vraiment ? Vous en êtes bien sûr ?

— Ai-je une face pour rire ? Je ne suis pas ici pour plaisanter, mais pour proposer.

— D'accord, je verrai avec le patron. Suivez-moi donc qu'on puisse au mieux vous parfumer ! »

Les gens ne s'étaient pas retournés encore.

Quel dommage, songea l'étrange. Je ne pourrai donc tout à fait philosopher grâce à

la profondeur de mon âme et l'amour qui est dans mon cœur ! J'aime les sociétés, mais seulement quand elles se font morale.

Ce fut ainsi qu'on l'attabla et qu'on lui proposa un doux crémant. « Je préférerais plutôt un cappuccino sans l'once d'une fantaisie digne d'un cérémonial de vaudeville.

— Bien sûr... Donc, un vin de mousse ? lui demanda-t-elle en retroussant ses manches noires jusqu'aux coudes et en croisant les bras.

— Non. Ce n'est pas encore nécessaire !

— Mais qu'entendez-vous par pas encore nécessaire ?

— Seulement que l'essentiel. D'un geste du doigt, il lissa sa moustache bien apprêtée. Je vous attends, maintenant.

— Bien sûr..., ne sut-elle que répondre.

Qu'il était bizarre, celui-là !

D'ailleurs, elle se promet d'aller en jaser illico au patron.

L'étrange avait même demandé le journal le plus en vue, ce qui était, tout compte fait, un peu malvenu.

Il était d'un style parfaitement incorrect. Tout du moins, la serveuse ne pouvait nier cette évidence, cette existence. À coup sûr, elle reconnaissait depuis toute petite ce qui lui sautait aux yeux. La réceptionniste, qui était aussi serveuse, s'empêtrait désormais dans son uniforme, s'offrant par ailleurs à une défroque routinière. Elle se trouvait derrière le comptoir avec une de ses collègues. Désormais, elle ne savait plus trop comment se tenir. Elle n'était décidément plus à l'aise. C'était, cela va sans dire, pas possible. Pourquoi est-ce que ça lui arrivait à elle ? Et de surcroît aujourd'hui ? Ça ne pouvait donc pas attendre un instant de plus, le temps de se prémunir contre le malheur ? Elle se décourageait maintenant en silence, seule au monde, le malaise qui ne cessait de la tarauder. Elle appréhendait à présent ce qui était pour se

passer, elle craignait ce qui était pour arriver.

Feignant la joie, elle lui apporta son cappuccino malgré ses humeurs. Il ne daigna même pas dire merci ou simplement hocher la tête en signe d'acquiescement pour faire preuve de normalité, de politesse. Elle s'était bien maquillée, cette journée-là, mais voilà que ses traits paraissaient plus tirés que le jour d'hier, ce qui était fort dommage.

La serveuse n'était plus dans son assiette à cause de lui et de lui seul.

C'était sa faute si la journée commençait mal. Elle devait trouver le moyen d'enrayer la menace. Après tout, c'était pour ça qu'elle était employée. Et c'était pour ça, aussi, qu'elle faisait constamment la lionne.

Pour se jouer de la bonté des clients.

Elle frappa à la porte de la cabine privée, la seule du resto. On lui dit d'entrer, ordre du chef.

« Pourquoi donc faites-vous irruption en ce moment alors que j'édifie mon château de cartes ? Ne voyez-vous donc pas que je traumatise dans ma séance de psychanalyse ?

— Vous savez, nous avons un sérieux problème vous et moi.

— *Et quel est-il ? Quel est le problème ? Savez-vous que vous commencez à être arrogante dans votre service ? Et ça m'agace de plus en plus, dois-je avouer ! Alors ? Qu'avez-vous à dire ? »*

Elle se tut quelques secondes, le temps d'une inspiration et d'une expiration, d'une exaspération. Mais inévitablement, elle finit par dire : « Nous avons un invité mystère. Et je crains qu'il ne soit pas faible. Malheureusement, il s'agit bien là de notre seul indice. »

Le patron ne sut donc que cingler au juste, faisant de ce fait trembler la Terre et l'étendue des Cieux elle-même. Par la suite, il s'affaissa dans son fauteuil, décrépité. « Mais comment puis-je être capitaine du navire alors que je vous dois tout ?! Ne suis-je donc pas le navigateur qui a bravé à lui seul les Sept Mers sur un radeau ?

— *Laissez-moi faire. Tout va s'arranger, je vous jure.*

— *Pour quelle raison devrais-je vous croire encore ? Parce que c'est épuisant et souffrant, à court et moyen terme !*

— *Parce que vous me le devez. Ni plus ni moins. »*

C'était sans doute la bonne réponse.

« D'accord... Mais que ferez-vous de plus que vous ne faites déjà pour compenser votre mal de vivre, mon mal de vivre ?

— J'inventerai ! Comme toujours je l'ai fait, à dire vrai.

— Et vos arrières ? Qu'en est-il ?

— Je m'en fous. Je n'en ai pas !

— Pourquoi ?

— Parce que l'être peut être néant, comme qui dirait.

— Vous ne le devrez donc à aucun auteur. N'est-ce pas ?

— À aucun, monsieur. Je puis vous en assurer. Par ailleurs, je hais avoir quelque nausée verbale ou bien être étrangère à ce que je suis, à ce pourquoi je suis et à ce que j'ai toujours été, même si de tels existentialistes ont souvent affirmé le contraire. Le comble pour ce qui est de cette histoire, c'est qu'il y a un énergumène pour qui morale rime avec l'idée d'une existence et d'une réalité futiles et ô combien inexpugnables. Vous faites du tort, vous voilà automatiquement en enfer ! Or, je n'y crois pas. Mais je crois pourtant au sens de la droiture et du service et, pour ça, j'excelle. Je sais me débarrasser les mains comme je récurve le fond d'une toilette :

tout y passe et y repasse à la soude, perpétuellement.

— *Mais comment en être sûr ? Je veux dire : je ne le suis pas. À bien y songer, vous ne m'avez jamais inspiré confiance rassurante. Et je crois que c'est réciproque, si je ne me trompe ?!*

— *Êtes-vous mon capitaine ? Oui ou non ?*

— *Oui et non. Et vous le savez fort bien ! Car nous le sommes tous et toutes un jour ou l'autre, dans un certain sens du moins. Nous nous jugeons et nous commandons selon notre bonne volonté. Ah ! Nous sommes bel et bien des ingrats. Dieu ne nous mérite donc pas, nous sommes pour sûr inexcusables !*

— *Ne mettez pas votre main sur le fromage des rats ! Plutôt que de faire ça, morfondrez-vous, repliez-vous sur vous-même, recueillez-vous et emménagez dans un monastère où on vous confinera au parloir. C'est bien plus agréable que la folie existentialiste, car on y trouve d'excellents thérapeutes plus fanatiques les uns que les autres. Sachez-le : tant que votre tête portera chapeau, je subsisterai.*

— *Êtes-vous le chapeau ?*

— Non. Je suis la cerise sur le cake, ce qui se fait de mieux en matière de délice.

— Comment ferez-vous, pardieu ?

— Venez avec moi. Vous le saurez, mais seulement si vous me suivez au pas, veillant à ne pas m'enfarger, à ne pas m'écraser le talon sans une once de cœur et de pitié. »

Sa compagnie était certes mauvaise, mais elle savait comment séduire. C'était son verbe beau qui la sauvait et c'était ce qui importait en fin de compte.

Elle baisa sa main. « Vous savez, vous me devez tout. Absolument tout.

— Oui. Sauf ma personnalité. Qui suis-je au juste pour vous ?

— Vous n'êtes pas !

— Qui suis-je ? Oui, qui suis-je ?

— Après tout, vous êtes peut-être vous. Au moins. Vous êtes ce que vous êtes. Ni plus ni moins que ce que vous êtes. Seulement que cela... À moins que ? À moins qu'à vrai dire, vous ne soyez... ?

— Vous êtes moi. Je suis vous. »

La patronne reconnut alors son monologue intérieur. Elle s'était momentanément dédoublée. Sa personnalité comportait son image. Ces derniers temps, elle avait de la difficulté

à équilibrer ses instances...

Elle avait songé au néant et s'y était malencontreusement plongée : « Qui suis-je ? L'existence ou le temps ? Suis-je l'existence de l'espace ? Non. Je ne le suis pas. Après tout, je ne suis qu'ego. Je me constitue avec des fibres humaines et je joue avec le feu. Ha ha ! »

Et c'était exactement de ce dont il s'agissait, à bien y penser, si on s'y résignait à tort et à travers, tel l'Envers de la problématique et la radicalité de cette solution qui nous est premièrement donnée : la facilité.

On pouvait bien dire, en effet, qu'il s'agissait de l'Envers de l'Endroit. C'est-à-dire, de la face cachée d'un mal qu'on ne s'expliquait pas encore et qu'on ne s'expliquerait possiblement jamais... C'était là toute l'absurdité humaine.

Soudain, elle sentit qu'elle était d'une réaction un peu fauve, un peu hostile. Manifestement, l'étrange ne tremblait pas. Malgré le fait que la réceptionniste avait versé une bonne louche de crème irlandaise dans son café, il était en parfaite maîtrise de lui-même. Ainsi, il ne mourrait pas d'ennui. Lui, lui au moins, il vivait entier. Et c'était ce qui l'intriguait précisément, c'était ce qui la poussait à aller au fond des choses comme le firent les savants de naguère quand ils s'exclamèrent : Eurêka !

La patronne lui revint : « Au fait, je ne me suis pas encore présentée.

— Que voulez-vous dire ? l'interrogea l'inconnu.

— C'est moi. Je suis la patronne. »

Derrière elle, on avait gloussé. Sans doute n'avait-on pas voulu faire exprès, mais

c'était sans compter les regards bizarres portés sur eux deux.

« Qui rit bien châtie bien, comme le proverbe dit. Si on l'accorde au contexte, pour sûr.

— Et qui aime rit, si on l'accorde au contexte.

— C'est ce qu'on peut dire, en effet. »

De l'autre côté de la rue — on parlait évidemment de l'avenue où se tenait le marché et où l'Endroit se trouvait lui-même, quel pléonasme stylistique ou que sais-je ! —, quelqu'un observait le resto avec des jumelles de pointe.

Plus précisément, deux personnes scrutaient l'Endroit avec sagacité, songeant à son Envers.

C'était, on le savait en banlieue de Paris, un lieu maudit. Depuis belle lurette, des rumeurs sordides couraient à propos de l'Endroit. Et ça saisissait les consciences des gens du coin comme celles des voisins et des cousins.

« C'est bien là ?

— Oui. Il s'agit bien de l'Endroit.

— Que ferons-nous une fois là-bas ?

— Nous fortifierons l'absurde.

— *Pour faire quoi ?*

— *Pour tenter de saisir la vérité à propos de l'Endroit. Qui sait ? Peut-être réussirons-nous à affaiblir éventuellement son pouvoir, sa légende de pacotille ? »*

Le premier, qui avait questionné le second, se racla alors la gorge. Puis, il dit : « D'accord. Allons-y sans plus tarder.

— Mais nous ne tardons pas, mon cher. Nous y sommes déjà. »

Les perspicaces s'empressèrent donc d'atteindre l'Endroit une bonne fois pour toutes.

Lorsqu'ils y entrèrent, on les accueillit sobrement. Bien que sobrement ce fût assez peu sobre, à dire vrai. Il s'agissait plutôt d'une jolie plaisanterie destinée à nous remuer les méninges et pour tenter de mettre la main sur la plus intime vérité : la réalité et l'état des créés.

« Désirez-vous un champagne ?

— Non. Merci bien », dirent-ils à l'unisson.

Eux aussi s'en furent vulgairement à leur table, exactement comme le vieux qui avalait son café irlandais sans en éprouver les effets.

« Mais qu'ont-ils donc tous et toutes, avec mes boissons ? », soupira la patronne en les laissant apprivoiser les lieux, c'est-à-dire comme s'ils étaient venus pour ça, et ce, bien qu'ils étaient effectivement venus pour ça.

Si un tant soit peu qu'on puisse bel et bien apprivoiser l'Endroit, ce lieu qu'on disait maudit pour des raisons obscures. Folkloriques comme urbains, si tant soient-ils, les mythes nous poursuivent jusqu'aux limbes qui savent nous extirper du présent pour nous tourmenter.

Tous les humains sont-ils donc en cure ? Au juste, qui en a vraiment cure ? « Moi », dit inopinément le capitaine. La patronne savait qu'elle délirait, désormais, et que ça ne s'améliorerait guère. Mais elle savait aussi se taire au bon moment ainsi qu'exprimer ses pensées en son for, seulement qu'en son for intérieur. Et comme elle y arrivait bien ! pensa-t-elle.

Subitement, son premier agitateur, celui qui lisait les prétendues bonnes nouvelles, finit par se prendre pour un prophète, ce qui était, somme toute, assez troublant. Mais quel évangile, mais quelle bonne parole ! Et on ne pouvait à présent plus en douter : cet

homme-là était véritablement fou, carrément déraisonné. Mais ne l'était-elle pas tout autant ?

Ne se doutant point de ce qui était pour advenir, la patronne lui apporta prestement une soupe potagère. « Vous ne semblez pas être dans votre assiette, tout à coup... Qu'avez-vous ?

— Je ne le suis pas non plus. Voulez-vous savoir pourquoi ?

— Oui. Je veux vous être polie et essentielle.

— Vous ne l'êtes pas. Mais bon, que pouvons-nous bien faire pour y remédier ? Vous êtes ce que vous êtes, même si vous n'êtes pas. Ça me semble soudain si shakespearien ! Si tant est que ça le soit vraiment, puisque ça fait déjà longtemps qu'il a été enterré sous terre et vivant, de surcroît... Enfin, je me comprends ! L'âme est-elle immortelle ? C'est ce que je veux dire. Pourtant, l'êtes-vous vraiment ? Moi, je puis dire que je le suis.

— Vous me vexez.

— Ah oui ? Mais vous m'en voyez fort navré.

— Et finalement, si je puis me permettre : votre raison, quelle est-elle ? »

Il se tut quelques secondes, le temps sans doute de digérer l'irish coffee dont il venait précisément de constater les effets basiques. Rapidement, elles parurent interminables à la patronne qui ne sut que s'en fâcher : « Mais qu'avez-vous, bon sang ? Je sais que j'ai exagéré sur la boisson irlandaise... Mais de là à me le faire sentir !

— Vous n'y êtes pas du tout ! Mais qu'ai-je ? Connaissez-vous ce terme, précisément ? » Il lui désigna soudain du doigt un encadré journalistique. « Melancholia. C'était le titre provisoire de La nausée, de Jean-Paul Sartre. Savez-vous pourquoi ?

— Non.

— Vous ne vous en souvenez pas ? Ou du moins, vous ne savez pas ce qu'est La nausée... ?

— Non. Je ne le sais pas ! Où sommes-nous, à présent ? À la foire littéraire ?

— Mais dans une diarrhée verbale, bien entendu ! Et que vous le souhaitiez ou non ! Voici mon problème : j'ai oublié qui j'étais hier. Et me voici aujourd'hui un peu mélancolique. »

Elle pouffa. « C'est tout ? s'exclama-t-elle.

— *Oui. C'est tout...*

— *Et l'essentiel ?*

— *Oui ?*

— *Pourquoi me dites-vous ça à moi ? Pourquoi à moi plutôt qu'à un autre, qu'à une autre ?*

— *Parce que je croyais que vous étiez comme moi. Me trompai-je donc ? C'est à moi d'être enragé, étant donné votre impertinence.*

— *Non... Mais ?!*

— *L'essentiel, c'est de savoir qui nous sommes. N'est-ce pas ? Et là, nous ne le savons point. Ah ! Je me contredis peut-être ? Mais tous deux, nous nageons tels des tritons dans la mer de l'existence sans trop savoir pourquoi nous sommes ce que nous sommes.*

— *Mais je suis une sirène, moi ! Et comment diantre savez-vous pour le "capitaine" ?*

— *Je ne le sais pas. Mais je suis, tout simplement. Qu'il est aisé d'entendre l'autre lorsqu'on existe ! Ah, ça y est encore : je me mens à moi-même ! Pourtant, c'est même plus facile d'entendre autrui que de pleurer sur son sort. Souhaitez-vous le néant ou l'existence ? La morosité a goût amer. La jovialité est bonne*

pour l'âme. Que désirez-vous : la mort de Meursault ¹ ou la survivance d'Antoine Roquetin ² ?

— *Vous êtes complètement fou.*

— *Non, je suis philosophe. J'aime la vérité, c'est ma différence fondamentale, celle qui me distingue de mes contemporains. Ah ! Hélas, tous ne sont pas des hérauts portés par l'amour de la sagesse, de la philia qui donna aux Hommes le raisonnement. Que Homère l'eut cru ! Nous sommes tous un peu perdus.*

— *Et si la vérité n'a pas d'existence propre ?*

— *Je l'invente. Comme ça, j'existe. Vous me suivez ? Vous aussi, vous inventez : nous inventons tous au moins une fois dans notre vie et c'est pour survivre. Voilà tout, mais je ne sais plus que penser. Ah ! Je me contredis à nouveau...*

— *Vous êtes vraiment fou ! Mais je vous suis quand même, étant moi-même folle.*

— *Revenez-moi avec la lie du vin nouveau, qu'on discute de choses et d'autres. »*

1. *In L'étranger*, d'Albert Camus.

2. *In La nausée*, de Jean-Paul Sartre.

« *Le vin, c'est l'eau sublime de la vie.*

— *Vous m'en direz tant.*

— *“Heureux ceux qui lavent leurs vêtements. Ils auront le droit de manger du fruit de l'arbre de vie et de franchir les portes de la ville.”*³ *Il faut avoir la foi, vous savez !*

— *Je suis trop jeune pour cela. Êtes-vous clerc ? Est-ce pour cette raison que vous conversez ainsi ?*

— *Non. Mais je sais laver les vêtements adéquatement. Ce n'est pas ma raison, puisque ma raison tient plus de la vie elle-même que de l'utopie. Récurer sa crasse derrière soi, c'est être sur la bonne voie.*

— *Vous m'en direz tant !* » *Elle rit un peu. « Bon, ce vin ! Comment est-il ?*

3. Livre de l'Apocalypse, chapitre 22, verset 14 (*Bible du Semeur*).

— *Il est savoureux. C'est l'eau sublime de la vie, je vous l'ai déjà dit.*

— *Onctueux, n'est-ce pas ?*

— *Non. Il ne peut pas l'être. Il n'a pas été "choisi" ⁴. Mais au juste, connaissez-vous vraiment la grandeur, la splendeur de ce terme ?*

— *Mais "choisi" par qui ? Dites-moi, je vous prie, car vous m'intriguez.*

— *Peu importe. Laissez faire. Décidément, vous êtes trop jeune pour comprendre, puisque vous brandissez des idioties.*

— *On ne me parle pas ainsi !*

— *Le philosophe dit la vérité. Même si elle fait mal, même si elle est douloureuse, il prononce toujours la sentence.*

— *Et le magicien ? Je pourrais vous en faire, des paroles de gnomes ⁵, moi ! Si un tant soit peu que vous soyez prêt à les écouter...*

— *Le dragon dort, le Seigneur est mort.*

4. L'hébreu *Messiah* signifie "Oint", ou "Choisi", voire "Élu". C'est une blague avec le mot "Onctueux".

5. Ici, on fait référence aux *Hobbits* du Comté (*Le Hobbit* et *Le Seigneur des Anneaux*).

— « *Dans leurs demeures de pierre* » ?⁶

— *Non. À Esgaroth, à Dale et à Erebor, là où on dort pour sûr.*

— *Je ne dors pas, c'est impossible. Je suis bien là en train de vous parler, ou ce n'est pas vrai ?*

— *Mais si. Ouvrez les yeux ! Vous verrez mieux.*

— *L'essentiel ?*

— *C'est l'endroit où vous êtes. Et de surcroît, nous sommes bien à l'Endroit. Écoutez-moi bien, maintenant...*

— *Oui. Je vois. Pouvez-vous patienter ? J'ai d'autres clients qui attendent ma courtoisie.*

— *Vous avez d'autres serveuses.*

— *Oui. Mais je suis la patronne.*

— *C'est vous qui voyez à l'Endroit et non à l'Envers. Même si c'est actuellement plutôt le contraire. »*

Il replongea pour une durée indéterminée dans son journal et donc, il n'accorda pas plus d'attention à la patronne qui s'en fut

6. Il s'agit d'un fragment de la première traduction du poème du *Seigneur des Anneaux* en français avant son prologue.

par ailleurs.

« Mais qu'il est con, celui-là ! », pesta-t-elle en s'éloignant de la table.

Ce fut alors qu'elle s'approcha du lieu où de nouveaux perturbateurs désiraient également la faire disjoncter. « Voulez-vous du café ?

— Non. De l'eau, je vous prie. De l'eau, tout simplement.

— De l'eau ! Non ! Vous ne pouvez me faire ça. Ici, on est chic ou alors pas du tout. Et si on ne l'est pas, on s'en va.

— Dommage. Nous prendrons de l'eau quand même.

— De la Badoit, au moins ?

— Non. Même pas.

— De la Vichy ?

— Non plus.

— De la Perrier ?

— Non, non.

— Quoi, alors ? Vous ne désirez pas vivre ou c'est moi ?!

— Nous pouvons tout aussi bien nous en aller si c'est ce que vous souhaitez.

— Non ! Non ! Surtout pas ! Je m'en charge. Je vous reviens d'ici peu, même si vous semblez fous.

— *D'accord, c'est fort flatteur, ce compliment », dit le deuxième ironiquement. Ce fut alors qu'il prit une photo d'elle. Elle ne s'en rendit même pas compte. Puis, il fit un selfie avec son compagnon afin d'immortaliser l'instant, l'Envers de l'Endroit.*

« *Couronne, couronne... Mon cul ! », s'indigna le pauvre premier.*

Et on pouvait bien dire là quelque chose, mais seulement qu'une chose, à bien y penser.

« *Ça va bien ? demanda son employée à la patronne derrière le comptoir, là où étaient maintenus l'armoire à verres et l'évier.*

— *Oui. Juste quelques malandrins.*

— *Avez-vous besoin d'aide avec ces chenapans ?*

— *Non ! »*

Et la patronne s'en fut plus rapidement que l'éclair.

Les lumières semblaient vibrer tellement la patronne était angoissée. Calme-toi, tenta-t-elle. Mais elle ne sut s'y résoudre. Après tout, elle ne pouvait même pas confiner, voire condamner, le capitaine en elle.

« Je m'appelle...

— Je ne veux plus t'entendre, capitaine.

— Tant pis pour vous. »

« Il y a des guerriers qui meurent. Il y a des héros qui ressuscitent.

— Pourquoi dites-vous ça ? demanda la patronne au vieux philosophe. Je ne vois pas le rapport avec notre discussion.

— N'avez-vous jamais compris qu'en oubliant qui vous êtes, vous n'êtes plus ?

— Et vous dites aussi que la vie est belle ? Malgré le fait que nous soyons comme morts ? Si c'est ce que vous voulez dire...

— Oui, car nous sommes à nouveau.

— Et si j'en avais assez, de mes histoires ? Puis de vos histoires ? Car elles commencent à m'èreinter, pour tout vous dire.

— Alors, vous n'avez d'autre choix que de vous supprimer. Mais si j'étais vous, je ne me tirerais pas cette balle, cessez donc votre pétardise. Vous le regretteriez par la suite puisque vous aussi, vous inventez pour

subsister. Même si, à vrai dire, les légendes concernant ce resto ne sont pas toutes gaies comme l'Endroit le paraît peut-être présentement, parce que nous créons continuellement des fables par l'agitation de notre pensée.

— Ah bon ? Car cet endroit, l'Endroit, est maudit ? Parce que vous faites allusion à son mythe ?

— Oui.

— Mais c'est ce que je vais faire quand même... Je sens qu'une fois élucidée — et elle l'est maintenant —, mon existence ne vaut désormais plus la peine. »

Après cette journée, précisément, on n'entendit plus jamais parler de la patronne. Et tout de suite après le déjeuner français, on sut qu'elle s'était pendue au plafond des toilettes, ses bottines embrassant honteusement l'extérieur.

SECONDE PARTIE
L'ENVERS

*L'Envers, c'est le monstre
qu'il y a en nous.*

16 août

Je me présente : je suis l'auteur des lignes que vous avez lues précédemment.

J'avais écrit cette histoire, ce roman, en pensant qu'il était bien. Je l'avais envoyé à plusieurs éditeurs. On m'avait dit oui, mais à condition que je débourse. Tous les éditeurs respectables m'avaient dit que c'était mauvais, que même Ionesco écrivait mieux et que, selon eux, lui-même théâtralisait mal. Eux ne me proposaient pas de contrat. Je leur en veux maintenant. Je suis défoncé, au bord du gouffre. J'ai faim.

Irai-je commettre l'irréparable ? Deviendrai-je un monstre comme tant d'autres fous de la littérature le sont devenus pour ne pas avoir eu l'accord de publication tant espéré, le contrat d'édition ? Je n'ai pas encore de réponse à cette question. Mais je sais pourtant que j'en ai très envie.

J'ai très sommeil. Je m'en vais dormir.

22 septembre

« Bonjour, monsieur Gauthier ?

— Oui ?

— Je vous rappelle concernant mon manuscrit. Je vous avais déjà demandé hier...

— Non, mais vous êtes sérieux ?

— Quoi, monsieur ?

— Je vous ai dit non, hier. Je ne me répéterai pas, monsieur Dante, vous devez nous promettre, c'est tout. Je peux évaluer votre prochain manuscrit. Au revoir.

— Attendez ! »

Mais il avait déjà raccroché.

Comme plusieurs auteurs de ma génération, je frappais aux portes des maisons d'édition en espérant que l'une d'elles me retiendrait. J'avais beau porter le même prénom que le célèbre poète italien, mon roman n'était pas mauvais et je le savais. J'avais

dit à plusieurs éditeurs intéressés que je souhaitais être publié dans une maison qui ne faisait pas chier ses intellectuels en les forçant à travailler sous contraintes, c'est-à-dire, avec un intervalle de quelques mois à peine entre chaque parution. J'avais déjà signé pour dix romans une fois et ça m'avait coûté très cher. Je ne voulais plus m'engager pour autant d'ouvrages. J'avais beau avoir été publié chez l'éditeur le plus prestigieux, je voulais aujourd'hui devenir libre. Était-ce si dur à comprendre ? Était-ce trop demander ? Je ne crois pas. Mais ce n'était pas ce qui se passait pour autant. J'étais triste. C'était business ou pas business, à présent. On devait choisir entre les deux.

Moi, Dante Bourgeois, je voulais être libre, ne pas avoir à signer pour plusieurs ouvrages et, surtout, écrire ce qui me plaisait quand je le pouvais.

À la sortie des bureaux d'un éditeur à Bordeaux, je vis un homme au chapeau haut me prendre par surprise. Il avait les yeux cernés et il sentait fort l'alcool. Il me demanda :

« Êtes-vous monsieur Ignace ? »

— Non, pourquoi ? Je m'appelle Dante.

— Je vois. »

Et il passa son chemin.

« Attendez ! », dis-je en espérant qu'il soit toujours derrière-moi, mais il était déjà trop tard. Il avait ouvert la porte des éditions et elle s'était refermée d'un coup sec, comme si l'inconnu avait fait exprès.

Quel bizarre, celui-là ! songai-je.

Mais une telle scène pouvait bien faire un bon début de roman. Je me rendis au parc et m'assis sur un banc. Dans un carnet, j'écrivis le titre *L'étrange de Bordeaux*.

Je ne le savais pas encore, je griffonnais, mais cette histoire allait vraiment devenir un roman. Avec l'encre et la plume, je pouvais tout faire ou ne rien faire du tout.

Je profitai de la lueur naissante du réverbère pour coucher des mots envoûtants sur le papier kraft.

Plus tard

J'avais entamé un manuscrit racontant l'histoire d'un voleur... Enfin, je ne sais pas vraiment ce que j'en ferai, mais si ça vaut la peine, je le publierai.

J'avais apporté avec moi une lumière de lecture au cas où. Donc, quand la nuit est tombée, j'ai pu écrire au parc jusqu'à minuit sans interruption. J'étais parvenu à rédiger cent pages en une fois et j'en étais fier. Enfin, on est fier de ce qu'on imagine, mais peut-on être fier des autres écrivains aussi ? J'ai déjà fait la rencontre de romanciers imbus d'eux-mêmes qui n'offraient pas de compliments à leurs collègues. À vrai dire, ça m'a dégoûté un peu. Mais après tout, c'était bien leur choix : à quoi bon, s'ils pensaient qu'ils étaient les meilleurs ? Laissons-les faire.

Les lampadaires étaient tous allumés dans le parc. Il faisait nuit noire dans les buissons. Les feuilles des arbres dansaient au chant des ténèbres. Je m'assoupissais un peu, je devais rentrer. Du Parc aux Angéliques je remontai vers l'appartement que j'avais loué pour trois mois. J'étais inspiré par les arbres que j'avais sentis. Je ne pouvais encore me résoudre à dormir. Aussi avais-je écrit le reste de la nuit.

Les feuillets recouverts d'un cuir souple paraissaient encore neufs. Je humai les pages. L'encre était bien imbibée sur le papier. Je pris le MacBook et tâchai de tout retranscrire dans un fichier doc. Je retape-rais aussi à la machine à écrire, car j'aimais bien ma vieille dactylo. Je raturais et arrangeais le texte, corrigeais et mettais en pages. Plus je me relisais, plus je me disais que ce texte pourrait convenir, mais à un éditeur plus intellectuel, moins populiste ou axé sur le volume de ventes. Je n'en avais cure, mais ça me rassurait tout de même. Ceux qui sont éditeurs par passion sont ceux que je recherche le plus activement.

Je me fis un café, un expresso qui me réchauffa un peu le gosier. La machine était

vieille comme la dactylo que j'avais apportée. Le café était bon, même s'il était bien moyen. Je pris la dactylo et commençai à retaper.

Soudain, quelque chose comme un bruit sourd sur le palier, un bruit de botte, puisque le secrétaire sur lequel j'écrivais était installé contre le mur de la cage d'escalier. C'était sûrement le vieux schnock qui avait encore trop bu. Mais on finit par frapper à la porte.

Je me levai, persuadé que je verrais l'alcoolique et que je l'amènerais comme l'autre jour jusque dans son lit. Mais ce n'était pas lui du tout. C'était un gendarme, à vrai dire, et il portait l'uniforme.

« Monsieur Bourgeois, j'ai à vous parler.

— Entrez, alors. Je vous sers de l'eau, un café ?

— Non, c'est que...

— Venez au poste, nous avons besoin de votre aide, dit-il, visiblement gêné.

— Ah bon ?

— Oui. »

Je réfléchis, puis je dis : « C'est assez inhabituel venant de la police... Je ne suis

qu'écrivain. Qu'est-il arrivé ? Je ne sais si je pourrai vous venir en aide. Tout ça ne me dit rien qui vaille. Qui êtes-vous et pourquoi à cette heure ? Il est cinq heures du matin, monsieur. L'heure où je me réveille d'ordinaire. C'est que j'ai écrit toute la nuit.

— Monsieur, je ne peux rien dire. Mais vous pouvez nous aider, c'est ce qu'on m'a dit. Je suis juste dépêché. Si vous n'avez pas confiance, je vous recommande de contacter le commissaire Sarthier. Mais si je suis venu ici, ce n'est pas pour vous kidnapper. Il est arrivé quelque chose. Voici sa carte. Contactez-le, je vous en prie.

— Diantre, mais que me voulez-vous ?

— Je sais que vous avez déjà connu une personne qui a menacé de tuer pour être publiée.

— Vous avez fouillé dans mon passé ? Êtes-vous fou ? C'est contre la loi, ce que vous avez fait, même si vous êtes les gendarmes. De plus, cette personne s'est tuée. Elle n'est plus de ce monde...

— Justement si, monsieur Bourgeois. Contactez-nous. Vous êtes notre seul espoir. »

Il me remit le papier avec le numéro de téléphone et partit.

J'étais désorienté. Pouvait-on vraiment revenir de la mort lorsqu'elle s'était produite il y a des années ? La personne, cette personne, on avait bien confirmé son décès, non ? Je ne crois pas aux fantômes. Qu'était-il arrivé, dans ce cas ?

C'était ce que je saurais si j'appelais monsieur Sarthier.

Ce matin-là

Je n'avais certainement pas fermé l'œil de la nuit. Si je m'étais endormi, je n'en avais pas eu conscience. À vrai dire, c'était impossible. J'avais trop écrit, trop longtemps, et le gendarme qui avait cogné à ma porte aurait tôt fait de me réveiller, de me déstabiliser comme il l'a d'ailleurs fait. Je n'aurais pas souhaité être tiré du sommeil, du moins, pas pour ça. Que pouvait bien signifier tout ce charabia, toute cette mascarade digne d'un carnaval qu'on aurait très vite déserté ? On me cachait forcément quelque chose. Personne ne revenait de la mort et si c'était vrai, alors, il était passé par le fleuve Léthé. Il s'était réinventé une vie en préservant, en oubliant le secret de l'autre. Je n'étais pas vraiment amateur d'occultisme, de bizarrerie, mais ce matin-là, je songai à aller me plonger dans le

tout Modiano jusqu'à obtenir satisfaction. Mais des *souvenirs dormants*, il ne m'en fallait pas en ce moment. Je n'en voulais pas. Je souhaitais être comme Goethe et trouver le bien, l'espoir dans le tragique. Je voulais m'ouvrir au monde. Je voulais savoir. Mais ce n'est pas tout de vouloir savoir, en tout cas, il faut savoir réfléchir. La connaissance ne se trouve pas, elle se mérite. Nous devons la mériter. J'aurais beau éplucher tout Descartes que si je ne faisais pas l'effort de le comprendre, je ne saisis ni le contenu de ses lettres, ni l'homme qu'il a déjà été. J'avais beau lire les *Germinal* et *Misérables* de ce monde, la connaissance ne se cherche pas, ne peut être trouvée. Elle vient à nous comme aujourd'hui. Peut-être bien. Je ne sais pas. En tout cas, il fallait me dépêcher si je ne voulais pas rater le train et si j'avais vraiment besoin du train. Il part tôt et revient tard. Mais ce serait vraiment dommage de rater un entretien avec le commissaire Sarthier.

Peut-on revenir des enfers ? Une tentative de meurtre sur Antoine Roquetin, c'était du sérieux. Même, à vraiment y penser, on avait la soudaine envie de vomir

tous les mots du dictionnaire. Que dire de Meursault ? Il n'était sans doute pas mieux de se croire Meursault. Mais si on pouvait bien retenir quelque chose de la littérature, c'était ça : l'absence de vide, de tout vide. On n'apprend à dire, à s'exprimer, que lorsqu'on prononce la sentence, la littérature. C'est en soi un beau châtement. On se contentait de ça, d'un rien, d'une bribe de littérature et on avait bien vécu un jour. On avait vécu une vie d'Homme sur Terre, mais on n'avait peut-être pas encore tout expérimenté.

C'était ce que je me disais ce matin-là. Je prenais un allongé et je pleurais, pleurais pour la vie, car la mort avait bien échoué.

On allait déterrer mon passé. On allait me vider et on allait constater ce que j'avais fait ou ce que je n'avais pas fait pour tenter d'éviter le pire. Avais-je bien fait ? Je ne saurais l'affirmer, mais je crois que oui. On fait ce qu'on peut, on se rassure par la suite.

Je pris par le boulevard et m'éloignai en direction des faubourgs. J'allais peut-être trouver des réponses à mes questions

chez la vieille qui avait pignon dans une ruelle obscure, mais pleine d'une végétation qui s'élevait vers les cieux.

Je sonnai et on me cria d'entrer. La dame me dit qu'elle m'avait attendu. Il était dix heures, ce matin-là, et je m'apprêtais à contacter les morts s'ils existaient bien encore, c'était toujours à prouver. Quand la mort survient, voyez-vous, on cesse d'être ici. On n'est plus. Mais peut-on être ailleurs qu'ici ?

« Ah ! Monsieur Bourgeois. Je vous attendais.

— Il s'agit d'un de vos trucs, madame ?

— Non, c'est l'esprit dans le chat qui me l'a dit. »

J'étais chez une folle, mais il y avait pire.

« Écoutez...

— Revenez-nous tout à l'heure, Dante. Ça aussi, on me l'a dit. Vous avez un rendez-vous avec le commissaire... SARTHIER, non ? Ne le ratez pas. Je dis ça pour votre bien.

— D'accord... »

Je la reverrai sûrement.

Le jour même

J'appelai le commissaire Sarthier depuis le Café Gusco au 2 rue Ligier, après y avoir bu un latté et mangé une tartelette sucrée. On me répondit aussitôt, me disant qu'on appréhendait déjà mon appel. Je vis deux filles dans le café qui me jaugeaient. J'avais beau avoir les yeux verts, le teint pâle et les cheveux blonds, ces coquette-ries ne m'intéressaient pas pour le moment. À vrai dire, ça ne m'intéressait pas du tout. L'appel m'importait davantage. Sans doute.

« Puis-je parler au commissaire Sarthier s'il vous plaît ? Son officier m'a recommandé de prendre contact avec lui pour une affaire.

— D'accord, je suis sa secrétaire. Vous pouvez passer au bureau maintenant ?

— Oui, mais pourquoi ?

— Je dois absolument y aller, monsieur, j'ai un appel sur l'autre ligne, mais je vous transmets seulement ce qu'il m'a enjoint de vous dire.

— D'accord. Dites-lui que je viendrai cet après-midi.

— À plus tard, Dante. Nous vous attendrons.

— Merci. »

Décidément, j'avais beau être réputé, j'avais beau avoir écrit de la littérature existentialiste, je trouvais malgré tout que la police me connaissait un peu trop bien. Ça ne me disait rien de bon. Mais il fallait tout de même se résoudre à y aller. Autrement, je ne pourrais jamais connaître le fin mot de l'histoire, l'aboutissement de cette nuit qui ne me faisait plus cauchemarder après toutes ces années de suivi chez le psy. Des milliers d'euros déboursés pour rien. Je pensais vraiment qu'on pouvait se guérir de ses traumatismes. Je me trompais. Je me trompais aussi quand je disais que les morts ne pourraient jamais revenir sur la Terre. C'était ce que tout le monde professait, mais c'était certainement une croyance d'athée. À présent, j'avais de sérieux doutes sur ce

que j'avais vécu, vu et entendu, mais je ne croyais pas aux morts-vivants. Je me contredisais peut-être, mais je ne souhaitais pas y croire. Du moins, pas encore.

Dans tous les cas, je serai bientôt fixé. L'horloge du café annonçait treize heures. Il fallait se dépêcher et il fallait dire la vérité que les gendarmes connaissaient déjà. La justice était un devoir de mémoire, aussi fallait-il que je me rappelle ce qui était arrivé ce jour-là, ce qui s'était passé cette nuit-là. Il fallait que je le fasse pour moi, il fallait que je guérisse.

Je sortis du Café Gusco et hélai un taxi.

Avant de m'enfoncer dans un taxi

Je passai sur le trottoir en hélant un taxi qui ne s'arrêta jamais. Je patientai par la suite durant de longues minutes sur le plat du ciment. Fichu taxi. Ce fut alors qu'on me bouscula à nouveau. J'en fus retourné, estomaqué. L'individu avait poursuivi sa promenade et ne s'était pas excusé. Les gens de nos jours se foutaient bien d'autrui, car ils étaient les premiers à rétorquer qu'ils ne plaisaient pas et ne pourraient pas plaire aux autres non plus.

Je ne l'interpellai pas et peut-être aurais-je bien dû. Instinctivement, je fouillai dans la poche de ma veste. Un papier froissé s'y dissimulait. Devais-je y comprendre quelque chose ? C'était de l'encre rouge et du blanc de papier. Je lus et j'en fus étonné :

*Ne cherchez pas à connaître la vérité.
Restez en dehors de tout ça.*

On me menaçait. Qui avait bien pu rédiger ce pli excepté la mort elle-même ? Je ressentis un frisson me parcourir l'échine. C'était la calligraphie d'une personne qui était décédée depuis des années, mais qui écrivait une fois de plus des lettres de sang. Je ne doutais plus, désormais. On savait qui j'étais, ce que j'étais pour dire ou pour faire, mais je ne devais plus fuir la terreur qui se répétait dorénavant chaque nuit. Je devais combattre cette noirceur, ce requiem, et surtout passer rapidement à autre chose.

Un taxi s'arrêta enfin et je respirai un bon coup avant de m'y faufiler.

Je reconnaissais que j'étais fait comme un rat.

Dans le taxi

Quand le taxi s'arrêta, j'apposai le masque sur mon nez, en dessous de mes lunettes rondes, et j'y pénétrai. Je ne sentis pas tout de suite l'odeur de tissu usé qui embaumait pourtant l'air vicié de la voiture. Certes, je la sentais un peu, mais ça n'était rien de vraiment désagréable, puisque tout était filtré grâce au masque. Nous vivions tout de même une situation extraordinaire à une époque qui me faisait parfois songer au Moyen âge italien et à cette peste qui apprécia fort que nos ancêtres survivent, mais que nos cousins et nos voisins périssent. Nonobstant cette mémoire et ces cours d'Histoire et pour ce qui était d'aujourd'hui, en tant qu'humanité, on avait bien quatre millions de morts sur la conscience et ce chiffre n'était pas exagéré. C'était comme un *Alien* de James Cameron :

plus ça voulait survivre, plus c'était dangereux pour la société et pour notre collectivité. Nous ne nous reconnaissons plus solidaires les uns envers les autres. La peur alimentait nos pensées et nous contractions la maladie. Elle n'était pas une mauvaise peste : elle était là, tout simplement, et nous portions le masque comme le firent jadis les thaumaturges italiens. Nous étions à l'apogée du *Purgatoire* et pourtant l'*Enfer* de Dante, de qui j'étais sans doute l'homonyme contemporain, c'était ici et maintenant. L'espoir n'était pas vain, mais c'était faux tant et aussi longtemps que ça n'était pas terminé pour de bon ou que ça ne se terminerait pas tout seul. *Pas besoin de gril*, disait Sartre : *l'enfer, c'est les Autres*. On pouvait donc se faire continuellement du mal à soi-même et à autrui, c'était inéluctable. Mais jusqu'où irions-nous dans la déchéance, dans la décrépitude de l'âme ? Nous n'étions pas Dieu et même si nous ne croyions pas à son existence, nous nous prenions pour lui sans en avoir conscience peut-être. La ruine de nos jours, c'est l'égoïsme qui fluctue perpétuellement dans nos cœurs et c'est aussi l'exclusion de l'autre dans

notre pensée. Notre conscience le sait et pourtant, nous jouons avec le feu. Nous ne sommes que fibres humaines et nous défions la nature parce que nous pensons pouvoir la vaincre, la *convaincre*. Or, il y a beaucoup trop d'inconnues, il y a beaucoup trop d'ambiguïté pour ce faire. La foi est ce que l'Homme ne pourra jamais expliquer. Si l'Univers lui-même est inexplicable, l'inexplicable demeurera. Nous ne pouvons retourner à la source, la science n'y est pas même arrivée. Le mur de Planck, c'est le mur de l'Humanité, la tour de Babel. C'était ce que les premiers médecins ont symbolisé par sagesse et par souci pour autrui. Profitez de ce qui appartient à aujourd'hui : tous les thérapeutes de la psyché vous conseilleront de vous affranchir de votre être passé qui n'est d'ailleurs plus qu'un lointain souvenir ainsi qu'il l'est pour tous. Si c'est bon pour le moral et si la science le recommande, alors, elle sait bien ce qu'elle doit faire et ne pas faire. Elle s'obsède, elle s'obstine, mais elle dit souvent la vérité, car la science est la fille de l'amour de la sagesse, *in sacrarium philosophiæ*.

L'homme dans le taxi ne disait mot. Il ne faisait que m'observer. Ça devait être le masque...

Je rompis le silence : « Direction le commissariat, s'il vous plaît.

— Lequel ?

— Le Bureau de Police au 23 rue Ducau.

— Entendu. Puis-je vous poser une question ?

— Oui, bien sûr.

— Pourquoi portez-vous cette chose ?

Je ne l'ai pas moi-même et ça me gêne un peu, dois-je dire.

— Vous avez raison, c'est la moindre des choses : il ne faut pas avoir plus peur qu'on a déjà peur, n'est-ce pas ?

— Moi, je n'y crois pas à toutes ces histoires de virus.

— Je comprends votre point de vue.

— Je n'ai jamais rencontré de personne comme vous. Bien que je sois vacciné, on me traite de complotiste, car je ne crois pas à ces balivernes. Mais qu'est-ce que ça peut faire quand on observe la loi ? Et la liberté ?

— Je suis d'accord, c'est injuste. Nous avons tous le droit de ne pas y croire et de

nous conformer comme vous. Vous êtes rare, vous aussi, car vous savez prendre les meilleures décisions pour votre liberté. Nous pouvons bien être des moutons noirs, mais des moutons noirs qui savent ce qui est le plus important, des moutons qui reconnaissent et qui acceptent que leurs convictions importent peu en ce moment parce que ce sont leur vie et leurs rêves qui sont en jeu, mais qui ne se laissent pas faire pour autant, attendant patiemment l'heure.

— Je vous rencontre enfin ! Direction le Poste au 23 rue Ducau. Je vous offre la course. »

Je lui dis « merci » et nous nous tîmes pour un temps.

J'avais bien voulu le bouculer. J'en avais ressenti le besoin. Je lui avais même écrit un pli.

Il l'a lu, j'en suis sûr, je l'ai vu. À vrai dire, je l'observe tous les jours. J'aimerais m'en faire un allié, mais j'ai encore trop peur.

Et la peur est une tare, une tare dans tous les milieux sociaux, dans notre quotidien, dans nos vies, et c'est à l'écrivain de la définir, de la piéger en quelque sorte, car qui ressent l'exaspération a bien connu la peur une fois dans son existence. Son nom, c'est la page blanche et elle le porte bien.

Ce blondinet d'écrivain ne l'avait jamais vécue et ne la vivrait sans doute jamais, cette crainte, ce frisson qui faisait de vous un minable. Combien de fois ai-je pleuré en me disant : « Ce que j'ai écrit, et que de nuits sans

sommeil ai-je enduré pendant deux ans afin de rédiger ne serait-ce qu'un misérable bout, que maintenant je suis capable de romancer et on me dit toujours non, et puis je crie et je hurle pire que Roméo dans sa chute pour son amour impossible » ? J'avais beau frapper à toutes les portes des éditeurs de l'hexagone que formait la France, chaque fois c'était la même ritournelle : « Ce que vous écrivez est bourré d'incohérences, de ces détails qui font de vous, en tant que personne humaine, un pauvre rien. Ne pensez pas à la littérature, je vous verrais davantage dans le roman fantastique et je ne vous complimente pas. Ne nous écrivez plus, je vous prie, ma secrétaire ne répondra pas non plus, car vous la harcelez bien trois fois par jour et c'est trop, monsieur. Vous m'avez harcelé deux fois et je ne vous ai rien dit, j'ai voulu être gentil. Mais là, quand les employés songent à démissionner, je dois vous dire que je ne vous aime pas du tout et que personne ne vous aimera ici. Bon débarras ! »

Survivre pour soi seulement, c'est en vain. Je le réalisai enfin. Certes, peut-être était-ce trop tard comme il me l'avait dit. Il ne s'était pas excusé et j'étais seul.

J'étais fini, ma vie était terminée, ma carrière avortée avant que n'écloie l'œuf, j'étais au bord du gouffre jusqu'au jour où j'entendis parler d'un fait divers qui bouleversa Bordeaux il y a des années. Oui, des années.

Je savais aujourd'hui que je pouvais me venger. De sang-froid ou non, je sévirai, il n'y avait pas de doute possible. Je le devais pour la littérature, pour les éditeurs qui m'avaient refusé, car je les tuerai tous.

J'ai mis le feu aux feuillets que j'avais envoyés autrefois à Paris et sur lesquels des traces de café étaient incrustées. Je larmoyais, mais je n'avais plus peur. Seule la haine dans le noir absolu de mon boudoir et c'était bien une haine sans gêne, une haine qu'on ne saurait apaiser et qui se déverserait en bruine sanguine dans l'air. On empourprerait les pauvres et les malheureux et on se réjouirait avec l'Auber de Prévert en se traitant d'idiots sous l'emprise d'une colère inexpugnable. Il s'agirait ainsi d'une révolte contre la misère.

Je partais dans une croisade qui se terminerai mal, je le savais déjà. Ce que j'engendrerai en souffrant dans un bain d'éclipse lunaire sera sans doute inadmissible,

impardonnable, mais il faut aussi songer à nous-mêmes et aux autres qui pâtiront de leurs répliques acerbes après nous. J'étais fou, oui, j'étais fou – mais j'étais désespéré.

Et je répandrai sur Bordeaux, qui s'amuse bien de l'eau céleste, une pluie de larmes amères.

En sortant du taxi

« Je vous remercie, monsieur.

— Ce fut un plaisir, monsieur Bourgeois. J'ai appris à bien vous connaître et j'achèterai votre collection de livres dès que possible.

— C'est un plaisir partagé, monsieur Durois.

— Je vous laisse mon numéro, je l'ai griffonné sur ce bout de papier journal. Vous avez juste à m'appeler et je vous embarque n'importe quand si vous le désirez pour aller où vous voudrez, mais aussi pour prendre un verre ou un café lorsque vous le désirerez et si vous le souhaitez, bien entendu.

— Je vous dis encore merci, monsieur Durois ! Je n'y manquerai pas. Je vous dis à la prochaine et je vous rappellerai sans doute tout à l'heure pour que vous me

rameniez où je voudrai. Nous avons bien rigolé durant cette course et nous devons absolument remettre ça à bientôt.

— Pareillement ! Je vais de ce pas à la librairie. Je vous tiens au courant par texto, puisque vous m'avez aussi donné votre numéro. J'adore lire de la littérature et vous lire me plaira certainement. À bientôt, monsieur Dante, et au plaisir ! »

Nous nous dîmes au revoir et Durois s'en fut au volant de son taxi dans les rues de Bordeaux. Dans la vie, nous pouvions tous être très sympathiques. Peu importaient en vérité nos goûts et nos croyances. Il me disait adorer la pensée bouddhiste et la simplicité de certains swamis hindous et je lui disais que c'était vrai et que c'était tout à fait remarquable.

Je vis la voiture tourner à l'angle de la rue au loin et je me dis que je m'étais bien fait un pote, qui plus est un taximan.

Je fumai une clope, une Gauloise sans filtre, et me dirigeai d'un pas rapide vers les portes du Poste de Police de Bordeaux.

Ce fut alors que j'aperçus un homme emmitouflé et promenant son carrosse qui

capta toute mon attention. Non, je ne lui parlai pas, mais il se sentit sans doute observé, car je le scrutais. L'écrivain, le romancier, est véritablement le meilleur témoin, le meilleur conteur et le meilleur analyste. Du moins, c'était ce que je pensais à cet instant-là, ce qui m'avait paru le plus clair, et j'avais sûrement raison. Il y avait peut-être de quoi douter de la vie après tout, mais on ne saurait jamais douter de l'être, de l'âme, de l'étant. Tous tomberont d'accord sur l'étant. L'existence, qui est éphémère, ne verra jamais assez d'âmes pour attester de tout un dialogue, de tout un roman d'Histoire.

Ainsi va la vie et ainsi va la mort, d'ailleurs.

Près du Poste de Police de Bordeaux

Il était là avec son carrosse. Il le promenait comme on promène un bambin, l'enfant en moins. Il n'y avait pas de peluche ou de poupée en plastique, non, rien de tout ça, puisque ça n'était pas le cas. Il se promenait avec son carrosse et restait emmitouflé dans son manteau d'hiver. Était-il Canadien ? Je ne saurais le dire. Mais son *Canada Goose* vermeil enthousiasmait les passants. Il était d'un rouge profond, mais assez clair et il y avait bien de la fourrure scotchée au capuchon comme l'on pouvait en voir parfois dans les publicités de tourisme et sur les dépliants.

Pour en revenir au carrosse, son bagage se résumait à une glacière bleu électrique – pour préserver les aliments – et sur son dos, l'étranger portait un sac qui me parut assez garni, puisque les sangles bruissaient au

moindre geste ; et puis, l'inconnu marchait en claudiquant sur le trottoir. Soudainement, pensant qu'on ne le voyait pas – il s'agissait bien là d'un euphémisme –, l'inconnu ouvrit la glacière et en sortit un pot. Allait-il pisser dans la rue ? Je ne le souhaitais pas, mais j'avais un peu peur pour lui, surtout que c'était près du Poste de Bordeaux. Il pouvait être arrêté à tout moment.

Mais il n'en fit rien. Au lieu de cela, il pétrissait le pot de céramique brun merde avec ses mains comme si c'était sa femme. Il y avait tant de cérémonie autour de ce petit vase que je pensai à des funérailles. Il devait être veuf et c'était sans doute l'urne de sa compagne regrettée. La maladie est là et la mort est toujours en cause même si l'on s'en sort. Dès que nous tombons comme des mouches, atteints d'un fléau, c'est la faucheuse qui nous cherche en fièvre et en rêverie.

Il s'en fut et je le regardai partir. Je perdis vite sa trace, un peu trop même... Tant pis, l'étude de cas serait bien pour l'année prochaine.

Je remontai l'avenue et me pointai devant le Poste de Police. Cette fois-ci, j'irai

jusqu'au bout de mes angoisses, de mes peurs, et je guérirai. Mes fantômes ne me hanteront plus jamais, je me le jurai.

En tout cas, je l'espérais et dans la vie, on avait juste à espérer pour tenter de ne pas trop souffrir.

Au Poste de Police

On m'accueillit à la réception. Tous me paraissaient dépêchés, stressés, et les gendarmes couraient sur le rez-de-chaussée. La secrétaire avait l'air assez inquiète. Elle me demanda : « Vous êtes bien monsieur Dante ? » Et je dis : « Oui. C'est moi, en effet.

— Le commissaire Sarthier vous attend, suivez-moi, formula-t-elle rapidement.

— D'accord », obtempérai-je.

Je lui emboîtai le pas.

Le bureau du commissaire Sarthier se trouvait à l'étage supérieur. Nous gravâmes les marches bondées docilement et une fois arrivés au fond d'un couloir, l'employée déclara : « Voilà, nous y sommes. Bon entretien.

— Merci à vous », fis-je naïvement, et elle s'en fut assez vite.

Je frappai à la porte. On me dit aussitôt d'entrer. Il n'y avait pas de doute, c'était bien le bureau de Sarthier.

La pièce était assez sobre, les murs étaient recouverts d'une peinture grise pâlichonne. Le bureau était propre, il n'y avait pratiquement pas de monceaux à l'exception du papier à lettres, de quelques fiches et documents et d'un stylo Montblanc. Pour ce qui était de la moquette, elle se fichait tout à fait du gris pâle et s'éprenait plutôt du bleu foncé. Les couleurs allaient de pair, mais c'était vraiment l'individu, c'était vraiment Sarthier qui m'intéressait. Il devait intriguer tout le monde, à vrai dire. Il ne recevait pas n'importe qui et je crois bien que n'importe qui n'aurait sans doute pas désiré le rencontrer un jour. C'était tout de même la police et on ne la taquinait pas, la loi et l'ordre devaient primer sur tout, avant tout. Le commissaire, c'était celui qui pouvait vous sourire ou répliquer platement.

J'avais craint cette rencontre durant des heures et voilà que j'étais maintenant dans le bureau de Sarthier. Il m'étudia, puisqu'il m'avait sans doute déjà étudié *a*

minima quelques heures auparavant, et il finit par me dire après s'être allumé un cigare : « Vous savez, j'ai le teint cireux, je suis assez imberbe, je suis chauve, je ne serais pas censé faire ça, mais tant pis. Je vous offre une cigarette ?

— Oui, s'il vous plaît, ça ne serait pas de refus », dis-je.

Il me tendit une gauloise ainsi qu'un cendrier portatif, un briquet. J'allumai la clope. J'inspirai le tabac qui s'infiltrait dans mes bronches et qui les torturait sans doute. De toute manière, je n'étais pas vraiment fumeur. Lui devait l'être. La cendre remplit vite le petit contenant. Il écrasa le cigare et s'en alluma un autre. Bientôt, j'aurais mal à la tête, car les gauloises étaient assez fortes.

Il avait déjà terminé de fumer quand j'éteignis. Il inspira, se cala dans son fauteuil, réfléchit, puis dit : « Vous en voulez une autre ?

— Non, je vous remercie, mais pourquoi tout ce cérémonial ?

— Ce que j'ai à dire risque de vous déplaire, monsieur Bourgeois. Et je suis un être anxieux, extrêmement anxieux. Je

comprendrais si vous voudriez prendre un café ou un thé.

— Oui, je comprends moi aussi. Mais il faut savoir franchir la ligne, commissaire, même si ça fait mal.

— Bien, je voulais juste m'en assurer. Avez-vous des questions avant qu'on débute ?

— Non, aucune. Je vous écoute, commissaire.

— Parfait. Alors, allons-y directement. Voici un article datant de 1999 et il explique l'affaire, *cette* affaire dans laquelle vous, monsieur Bourgeois, vous...

— L'affaire des terreurs nocturnes, je m'en souviens, parce que c'était moi qui étais terrifié.

— Vous n'étiez qu'un gosse, à l'époque. Pas un adulte. Je n'ai pas eu à aller fouiller dans votre passé, monsieur Bourgeois. Quelqu'un d'autre s'en est chargé à notre place et nous ne le connaissons pas.

— Quoi ? » J'étais étonné, complètement sonné. « Comment ça, *s'en est chargé à votre place* ?

— Voyez-vous, monsieur Dante Bourgeois, vous êtes un écrivain célèbre,

désormais. Il est normal que quelqu'un s'intéresse à vous, même si c'est de s'intéresser un peu trop près, dois-je dire.

— Tenez. » Je lui tendis le pli déjà froissé qu'un étranger avait laissé dans la poche de ma veste. « On m'a donné ça tout à l'heure en me bousculant. Pouvez-vous me dire ce qui se passe ?

— Une chose, monsieur Dante : ce sont certes des photocopies qui font peur et on les a rehaussées en repassant avec de l'encre... Je vous explique : nous avons demandé des analyses graphologiques. Ainsi, nous pouvons être sûrs que votre frère est bien mort, que c'est bien son écriture, mais qu'il a rédigé un manuscrit avant de mourir. Un expéditeur qu'on ne saurait retrouver nous a envoyé une boîte par colis express. » Il prit un exemple dans les documents papier qu'il avait sous la main. « L'expéditeur, ce malfrat, souhaitait vous faire peur, il l'exprime lui-même sur le papier que voici et que je vous lis tout de suite : *Chers gendarmes, je sais que je vous ai foutu une belle frousse ! Mais je souhaite aussi faire peur à cet écrivain, à ce Dante dont je vous ai déjà parlé, en photocopiant*

ce passage, page 237... J'ai volé le manuscrit chez ce Dante, il y a quelques mois, puisqu'il était alors à la recherche d'un éditeur qui lui conviendrait et il n'était pas souvent chez lui. Ce texte aurait été écrit par son frère, F. Bourgeois, selon la mention en page titre.

— Mais pourquoi ne m'avez-vous pas averti ? C'est un dérangé, ma foi ! Et il vous a contacté ? Mais pourquoi ça ?

— Calmez-vous, monsieur Bourgeois. Si nous ne sommes pas intervenus, c'est parce que nous ne savons pas encore ce qu'il veut faire avec toutes ces vieilleries. Je ne pouvais vous protéger contre ça, on ne peut pas dépêcher un officier comme ça en claquant des doigts et je viens tout juste d'imprimer ce que je vous ai lu. Oui, il nous a contactés, mais il s'agissait d'un téléphone jetable. Les fous sont bien organisés dans leur pathos, monsieur Dante, et souvent mieux qu'on ne l'imagine.

— Vous rendez-vous compte que ce que vous me dites est impensable ? Qui croirait à une histoire pareille ? Ce que vous me dites, c'est tout à fait farfelu. Je ne sais même pas si ce que vous me racontez est réellement possible. J'en doute fort,

pour ne rien vous cacher.

— Je l'ai déjà dit, monsieur Bourgeois. Les fous sont organisés, même s'ils préfèrent que ça ne se sache pas. Nous recevons un mail automatique dudit expéditeur toutes les quatre heures et c'est pour bientôt.

— Quoi ? Quel prochain mail ?

— Il nous écrit tous les jours, monsieur Dante, et ça n'est sans doute pas près de s'arrêter.

— Où en sommes-nous, au juste ?

— C'est bien pour ça que je vous ai fait venir ici. C'est à ne plus rien comprendre et j'ai maintenant peur qu'il tue. J'ai des raisons de le croire puisqu'il fait souvent allusion à l'affaire et à ce qui s'est véritablement passé. C'est comme s'il était là-bas et en ce moment, il se trouve dans un film.

— Que voulez-vous dire ?

— Monsieur Bourgeois, puis-je vous faire confiance ?

— Oui, pourquoi ?

— Parce que ce que j'ai à vous dire est délicat, très délicat.

— OK ?

— Monsieur Bourgeois, je peux vous le dire ?

— Oui, bien sûr.

— Monsieur Bourgeois, monsieur Bourgeois ? J'ai le regret de vous dire que vous êtes en état d'arrestation. Vous me suivrez jusqu'à votre cellule sagement, n'est-ce pas ? »

Des mois plus tard

« Bonjour, monsieur Bourgeois.

— Bonjour, monsieur.

— Vous me reconnaissez ?

— Oui, enfin ! Vous êtes... Vous êtes...

— Je suis le commissaire Sarthier, celui qui vous a arrêté, monsieur Bourgeois.

— Oh oui, je m'en souviens...

— Comment se passent vos jours ici ?

— Plutôt bien, étant donné que j'occupe la cellule du fond.

— Nous sommes présentement à l'aire de repos. Vous êtes bien en forme ?

— Oui, je me porte bien.

— Avez-vous un rêve, monsieur Bourgeois ? Un rêve que je pourrais réaliser pour vous ? Je suis limité, mais vous pouvez toujours essayer.

— Publiez-moi.

— C'est entendu, monsieur Bourgeois. Ce sera donc tout le contenu de la boîte que vous nous avez envoyée sous le nom de votre supposé frère, car vous n'avez pas de frère, qui servira de matériel pour le livre ?

— Oui.

— Reconnaissez-vous ce cliché de scène de crime que je vous tends ?

— Oui, c'est dans le temps de mes terreurs nocturnes.

— Et qu'avez-vous fait ?

— Moi ?

— Oui, vous, monsieur Bourgeois.

— Eh bien, je crois que j'ai déconné, je n'avais que quatorze ans, mais je me souviens d'avoir tué un ami.

— Et ce fut la seule fois ? Je veux dire, avez-vous tué par la suite ?

— Oui, quand j'étais à la FAC de Lyon. J'avais tué, là-bas. Et j'avais aimé ça.

— Est-ce que vous le regrettez maintenant ?

— Non, pas du tout.

— Je vois, monsieur Dante. Eh bien, je ferai mon possible pour vous publier.

— Oui, ça me va. Vous êtes le meilleur flic que je connaisse, commissaire Sarthier.

— Merci du compliment.

— Vous reviendrez ?

— Peut-être, Dante. Peut-être.

— Peut-être à plus tard ? À dans quelques semaines, alors ?

— Peut-être bien, Dante. »

Il se leva et Dante Bourgeois dit :
« Attendez ! »

Il se rassit et demanda : « Quoi ? Vous avez quelque chose d'autre à me raconter ?

— Nous sommes tous des inutiles, n'est-ce pas ? Enfin, vous saisissez ?

— Pourquoi dites-vous ça ?

— J'ai bel et bien tué cinq individus et je me sens misérable à présent.

— Pourtant, il n'y aura jamais personne pour vous prendre en pitié, monsieur Dante Bourgeois. Vous avez tué et c'est tout.

— Je sais. Mais je suis malade, profondément malade...

— Vous avez été reconnu criminellement responsable par un jury. Vous n'êtes donc pas malade comme vous l'entendez.

C'est pour cette raison que vous n'êtes pas allé à l'hôpital psychiatrique. Vous ne pouvez passer outre, mais peut-être pourrez-vous un jour faire appel.

— D'accord.

— Je vois, monsieur Bourgeois, mais il ne faut pas que vous vous suicidiez. Je ne le veux pas. C'est tout ce que je vous demande. Vous ne méritez pas de mourir par choix après ce que vous avez fait. Vous auriez bien pu vous arrêter avec votre ami, ç'aurait été comme une erreur de jeunesse, de parcours. Seulement, croyez-vous en Dieu, monsieur Dante, au diable et au Bon Dieu ? Ça vous ferait au moins passer le temps entre ces murs, dans cette noirceur. Vous pourriez reprendre l'écriture durant la grisaille qu'est votre vie, comme votre homonyme italien.

— D'accord, je prendrai vos suggestions en considération. »

Mais ils ne se revirent plus jamais.

En fait, on avait constitué une symbolique, puis on avait divisé les mondes de l'Envers de l'Endroit qui est un miroir, le miroir d'un labyrinthe, le miroir de la folie et de la raison, mais a-t-on vraiment le choix

entre les deux ? Pourtant, en se réveillant un beau matin, Sarthier avait été surpris de constater qu'un monstre se brossait les dents de l'autre côté de la glace, devant lui. Ce monstre, c'était lui, et il était si laid et si absurde au fond.

PERSÉIDES I

IMPRIMATUR

© *Lacoursière Éditions, 2021.*

*Achévé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie
Lightning Source à Maurepas (France) au mois
de novembre 2021 (le quatrième trimestre de l'an).*

Gencod du distributeur (Hachette Livre

Distribution) : 3010955600100

Dépôt légal : Quatrième trimestre 2021

